
Conférence donnée le 30 avril 1997 à la mairie du VI^e arrondissement de Paris,
avec le concours de l'association du Berry et de la Capitale, et pour la Société historique
du VI^e arrondissement), in *Bulletin de la Société historique du VI^e arrondissement de Paris*,
Nouvelle série. Années 1996-1997, pp. 75-80

Marguerite Audoux A Paris

Introduction

En 1983, David Roe, un universitaire anglais que nous avons eu le plaisir d'avoir dans notre jury de thèse, soulignait l'extrême difficulté, sinon l'impossibilité, d'établir une biographie rigoureuse de Marguerite Audoux. Bien que nous ne l'ayons pas écouté (puisque nous en avons commis une huit ans plus tard), nous partageons en partie son scepticisme. Il continue à exister en effet, entre l'arrivée de Marguerite Audoux à Paris, en 1881, et les premières amitiés littéraires, en 1900, une zone d'ombre à peine éclairée par de très fragiles et approximatifs témoignages, en particulier pour les premières années, jusqu'en 1886.

Qu'a-t-elle fait pendant ces cinq années ?

- J'ai eu froid, disait-elle.

Et elle parlait tout de suite d'autre chose comme si elle craignait qu'on l'obligeât - elle qui ne savait rien refuser - de forcer une porte depuis longtemps condamnée.

Nous citons là quelques lignes de Georges Reyer, le premier biographe qui publie chez Grasset, en 1942, *Un Coeur pur : Marguerite Audoux*. Douze ans plus tard, Louis Lanoizelée établit le même constat en écrivant dans son *Marguerite Audoux* :

*Dieu seul sait ce qu'elle dut faire pour subsister, même misérablement. Avec la délicatesse que nous lui connaissons, elle ne parla pas souvent de ces années, même à ses amis les plus intimes.*¹

Reyer et Lanoizelée, dans une certaine mesure, font partie de ces intimes, quelque peu inconditionnels, et soucieux de préserver une image pure et édifiante (le titre de la première biographie, *Un Coeur pur : Marguerite Audoux*, est suffisamment parlant).

¹ Lanoizelée (Louis), *Marguerite Audoux*, Plaisir du bibliophile, 1954, p. 41.

S'il faut être parfois vigilant par rapport à leurs témoignages, une même prudence s'impose à l'égard d'interviews parfois déformées par une rédaction qui répond au même besoin d'idéalisation, ou encore qui passe par le filtre de plusieurs relations successives.

Troisième source de renseignements, les lettres et les articles, qui tentent de se souvenir, présentent l'autre danger d'une mémoire défaillante ou complaisante, et, en particulier pour la correspondance, tiennent parfois plus compte de la réaction du destinataire que de la justesse de l'information.

Il reste encore un quatrième témoignage, celui de la production littéraire, piste encore moins scientifique et qui ne saurait confirmer que des présomptions et non apporter des preuves, bien que la romancière elle-même nous invite à la suivre dans cet univers : « *On n'a qu'à lire mes bouquins, dit-elle, on saura ce que je pense des pauvres et des miséreux* »²... « *Ce que je pense* », certes, mais non « *ce que j'ai fait* »...

Bref, si on a jusqu'ici peu écrit sur Marguerite Audoux, on l'a *a fortiori* encore moins fait en choisissant l'éclairage parisien, période doublement obscure en ces premières années, mystérieuses et douloureuses. Traiter ce sujet exclusif - nous ne pouvions pas ne pas le faire dans un arrondissement de Paris qu'a connu Marguerite Audoux - est donc à la fois une première et une gageure.

Pour éclairer ce paysage, qui sort de lui-même de l'ombre petit à petit, nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile de le situer au sein d'un parcours biographique complet. Impossible en effet d'évoquer le deuxième acte de la pièce sans avoir donné l'argument-clef du premier..

² Billet écrit par Marguerite Audoux, fonds familial.

Le Berry et la Sologne

Commençons donc par le début, le 7 juillet 1863, jour de la naissance de Marguerite Donquichote à Sancoins, dans le département du Cher. « Donquichote » ? On peut s'étonner d'un tel patronyme. La raison en est simple : Armand, le père, est un enfant abandonné. Il se voit attribuer son nom par un employé tristement facétieux. Le cas n'est pas unique (le grand-père de René Char n'avait-il pas été affublé du nom de Charlemagne...).

A l'âge de trois ans, le 29 octobre 1866, Marguerite perd sa mère, atteinte de tuberculose. Le père, qui a déjà des tendances à fuir la vie dans l'alcool, ne supporte pas ce vide. Il quitte Sancoins. Marguerite et sa soeur aînée, Madeleine, sont alors confiées à une tante, puis un an et demi plus tard aux religieuses de l'Hôpital Général de Bourges.

La future romancière restera neuf ans dans cet orphelinat, jusqu'en juin 1877. Mentionnons cependant une interruption de neuf mois, de juin 1876 à mars 1877, période où la petite Marguerite est confiée à un marchand tailleur de Neuvy-sur-Barangeon. Il est à noter que la fillette revient d'elle-même à Bourges, peut-être par suite de mauvais traitements. Rien n'est sûr de ce côté là. On trouve un écho très indirect de cette fugue dans un passage de *Marie-Claire*, alors que l'héroïne s'enfuit de chez ses premiers maîtres solognots pour retrouver Soeur Marie-Aimée. (L'attachement entre cette religieuse de quarante ans et l'orpheline est en effet l'événement marquant de ce passage à Bourges, à la fois pour la vie et pour l'oeuvre).

Quant à l'instruction que la future romancière reçoit au couvent, elle est sommaire, mais la fillette en tire cependant le maximum. Dans la colonne du registre des soeurs intitulée « *Degré d'instruction à douze ans* » c'est l'une des seules à avoir la mention : « *sait lire, écrire, et compter* »³. Elle saura lire, puisqu'elle se passionnera, avec ses amis écrivains, pour la littérature russe en particulier. Elle saura évidemment écrire, à cette réserve près que jusqu'à la fin elle est fâchée avec l'orthographe. Et, couture oblige, elle saura compter, bien plus pour elle d'ailleurs que pour les autres.

Dernier point à noter pour la période berruyère : très tôt, Marguerite Audoux souffre des yeux. Le passage de *Marie-Claire* où la fillette a les paupières collées et se fait conduire par une de ses camarades à l'infirmerie n'est que l'annonce des problèmes oculaires compliqués de migraines qui gâcheront une partie de sa vie. Le dernier roman, *Douce Lumière*, sera partiellement écrit à moitié dans l'obscurité, avec deux paires de lunettes et une loupe.

Le 2 juin 1877, Marguerite, qui s'appelle encore Donquichote, quitte Bourges pour un placement de bergère d'agneaux en Sologne, à Sainte-Montaine (qui devient « Sainte-Montagne », dans *Marie-Claire*). Quatre années qui peuvent se partager en deux périodes correspondant aux deuxième et troisième partie de *Marie-Claire*. De juin 1877 à septembre 1879 avec les premiers maîtres, Pauline et Sylvain Cherrier, s'écoulent deux années

³ Registre compulsé aux Archives de la ville de Bourges.

particulièrement heureuses, peut-être les plus heureuses de toute la vie de Marguerite Audoux. Elle connaît là la chaleur d'un foyer, et une amitié profonde avec Eugène, le frère du fermier. Elle peut ainsi oublier la vie un peu rude au milieu des bois - et même des loups, puisqu'il y en a encore beaucoup à l'époque. La seconde période, de septembre 1879 à janvier 1881, est plus tourmentée. Les nouveaux maîtres, à l'inverse des premiers, sont hautains et âpres au gain. Fait aggravant, Marguerite et le frère de la fermière, Henri Dejoux, tombent éperdument amoureux l'un de l'autre, d'où un risque de mésalliance fatale pour cette famille de terriens qui chasse l'intruse.

Voilà donc, avec Soeur Marie-Aimée, le second personnage marquant qui disparaît. Voilà bien la troisième rupture viscérale (la première ayant été l'arrachement à la famille biologique).

Fin janvier 1881, celle qui est devenue une jeune fille fait un nouveau passage à « l'Hôpital Général de la Charité de Bourges », où elle revoit d'ailleurs une dernière fois sa seconde mère, avant de se retrouver sur un quai de gare : c'est la fin de *Marie-Claire*. Deux faits importants sont à souligner dans la toute dernière page qui nous présente cette scène :

Tout d'abord, le jeune employé des chemins de fer qui aide l'héroïne est comparé à Henri ; il a, écrit Marguerite Audoux, « *des yeux pleins de douceur et un air grave.* » Henri est déjà ainsi celui qui se superposera à tous les personnages d'hommes aimés ou de prétendants. Dans *L'Atelier de Marie-Claire*, il se substitue par exemple à Clément, un être cynique et calculateur qu'on veut faire épouser à l'héroïne. Le thème de la mésalliance sera, de surcroît, présent dans les quatre romans.

Ensuite, les dernières lignes de *Marie-Claire* assurent la transition entre : d'une part l'enfance et l'amour perdus, et d'autre part les premières années parisiennes. Le style, à lui seul, rend compte de l'obscurité, déjà évoquée, des années à venir :

*Le train siffla un premier coup, comme s'il me donnait un avertissement ; et quand il m'emporta, son deuxième coup se prolongea comme un grand cri.*⁴

Les vingt premières années parisiennes

C'est à partir de cette époque qu'il faut recouper les témoignages les plus ténus, et même parfois tenter d'imaginer la réalité, à travers des allusions ou même certains passages de l'œuvre. Il serait tentant, par exemple, de relire *La Fiancée* en pensant à cette arrivée de Marguerite Audoux dans la capitale. La scène se passe dans le compartiment d'un train qui se rend à Paris. La jeune narratrice, qui n'a pas vingt ans, voyage avec des paysans qui vont découvrir la fiancée de leur fils. L'un des voyageurs plaisante :

*Je parie, dit-il, que Mademoiselle est la fiancée ; elle est venue au-devant de ses parents sans se faire connaître !*⁵

⁴ Audoux (Marguerite), *Marie-Claire* (1910), Grasset, « Les Cahiers Rouges », 1987, p. 214.

⁵ Audoux (Marguerite), *La Fiancée*, Flammarion, 1932, p. 8.

Cette plaisanterie entraîne un sentiment de nostalgie chez la narratrice :

*[I]l me venait un regret de ne pas être leur bru ; je sentais combien leur affection m'eût été douce. Je n'avais pas connu mes parents et j'avais toujours vécu parmi des indifférents.*⁶

Le train arrive en gare. On descend. Le fils est là, qui attend ses parents.

Il avait, comme son père, des yeux gais et un rire large.

Dehors, il faisait presque nuit. Je relevai le col de mon manteau et je restai en arrière, à quelques pas d'eux, tandis que leur fils allait chercher une voiture.

[...]

Il paraissait fort et doux et je pensais que sa fiancée était bien heureuse...

*Quand la voiture eut disparu, je m'en allai lentement par les rues. Je ne pouvais me décider à rentrer toute seule dans ma petite chambre. J'avais vingt ans et personne ne m'avait encore parlé d'amour.*⁷

Le conte, dont nous venons de citer les dernières lignes, paraît dans *Le Chaland de la Reine* dès 1909, un an avant *Marie-Claire* dont il préfigure, en quelque sorte, l'atmosphère finale de déréliction. L'univers de l'abandon est bien rendu par le froid de la gare et le personnage de l'éternelle fausse fiancée (ce sera le lot inchangé de la romancière et de ses héroïnes). Faute de document sûr, cette transposition nous livre, sinon les paroles, du moins ce que dut être la musique intérieure de celle qui débarquait dans une sorte de désert affectif, social, et même familial.

En effet, la présence de sa soeur dans le VI^e arrondissement n'apporte aucun réconfort à l'orpheline. Dans sa biographie, Georges Reyer nous décrit sans complaisance l'aînée (qui préfigure toutes les images négatives de soeurs dans l'oeuvre) :

*Il a fallu le désespoir d'un amour malheureux pour que Marguerite quitte son village. Madeleine, elle, n'a cédé qu'à la niaise tentation d'un Paris vu de la basse-cour ; et elle a eu tôt fait de devenir une de ces petites bonnes délurées qui n'ont plus rien à apprendre des Parisiennes. A présent, elle parle le langage de l'office, suit les modes du sixième, et porte tout comme une autre les robes de sa patronne les soirs de sortie où elle va danser à Bullier.*⁸

Toujours selon Reyer, l'aînée héberge plusieurs jours la cadette dans sa mansarde, puis Marguerite s'en va, car elle sent qu'elle gêne.

Elle irait alors dans une maison religieuse. Et l'on sait ce qu'ont de précaire ces établissements, où les jeunes filles payent en général une pension, tout en travaillant dur jusqu'à ce qu'on leur trouve une place. *Le Journal d'une femme de chambre* de Mirbeau, l'écrivain à qui Marguerite Audoux devra son succès, est un bon témoignage de ce système. Célestine, l'héroïne, raconte :

⁶ *Ibid.*, pp. 9-10.

⁷ *Ibid.*, pp. 10-11.

⁸ Reyer (Georges), *Un Coeur pur : Marguerite Audoux*, Grasset, 1942, pp. 50-51.

Ce qui acheva de m'irriter ce fut l'évidente, la persistante effronterie avec laquelle nous étions exploitées. Leur truc était simple et c'est à peine si elles le dissimulaient. Elles ne plaçaient que les filles incapables de leur être utiles. Celles dont elles pouvaient tirer un profit quelconque, elles les gardaient prisonnières, abusant de leurs talents, de leur force, de leur naïveté. Comble de la charité chrétienne, elles avaient trouvé le moyen d'avoir des domestiques, des ouvrières qui les payaient et qu'elles dépouillaient, sans un remords, avec un inconcevable cynisme, de leurs modestes ressources, de leurs toutes petites économies, après avoir gagné sur leur travail...⁹

Il faut évidemment compter ici avec l'anticléricalisme de Mirbeau - celui de Marguerite Audoux sera plus nuancé -. Il est cependant intéressant de se référer à cette allusion, qui touche la fin du XIX^e (*Le Journal d'une femme de chambre* a paru en 1900). Le fait touche une réalité contemporaine de l'arrivée de Marguerite Audoux à Paris (sans qu'on puisse affirmer, bien évidemment, que ce soit exactement ce qu'elle a vécu.)

Reyer, cependant, rapporte directement les paroles de la romancière :

Les pensionnaires étaient, comme moi, de pauvres filles de la campagne égarées à Paris. En attendant qu'on nous trouve un emploi nous travaillions beaucoup et nous mangions peu. Les gros ouvrages et les maigres repas me rappelaient le couvent. Mais dans ce couvent-là toutes les pensionnaires ne songeaient qu'à s'enfuir.¹⁰

Marguerite Donquichote va ensuite être employée comme manutentionnaire dans une maison de couture. Elle a déjà appris cette activité au couvent. Quoi qu'il en soit, c'est là le débouché d'environ quatre-vingts pour cent des jeunes filles qui cherchent un emploi, tout en sachant que le chômage dure six mois sur douze.

Où se loge la future romancière à cette époque ? Probablement dans des locations à la semaine, voire à la journée, puis dans une chambre de bonne du boulevard Arago, dans le XIV^e.

En mars 1883, d'une liaison sans lendemain naît un enfant, Henri (il porte le nom du Solognot que la jeune mère ne pourra jamais oublier). L'enfant meurt au bout de quelques jours. Peu de temps après, Marguerite a la surprise de voir arriver chez elle Madeleine et une fillette de six mois, autre « enfant de l'amour ». Madeleine confie pour quelques jours l'enfant à sa soeur. Elle ne reviendra jamais la chercher.

Marguerite Audoux, dans ces conditions, ne peut plus se déplacer pour travailler. La confection à domicile est une solution précaire. Les périodes de chômage trop fréquentes contraignent la jeune femme à trouver un travail fixe et à faire garder Yvonne par une voisine complaisante. Elle trouve d'abord un emploi à la Cartoucherie de Vincennes, comble de l'ironie pour celle qui s'élèvera jusqu'à la fin de ses jours contre la guerre. Pour se rapprocher de chez elle, elle trouve finalement un emploi de blanchisseuse à l'Hôpital Laënnec, épisode éprouvant dont on trouve un écho dans le troisième roman, *De la ville au moulin*.

⁹ Mirbeau (Octave), *Le Journal d'une femme de chambre* (1900), Presses Pocket, 1982, p. 209.

¹⁰ *Op. cit.*, p. 52.

En 1886, Marguerite déménage, non loin du quartier de la Nation, au 1 de la rue de Lagny. Changement décisif, puisque sa voisine, Louise Dugué, devient une amie qui ne la quittera plus, y compris dans les derniers moments. C'est là que Marguerite découvre un milieu bohème de petits artistes. Et c'est à cette époque qu'elle commencerait à écrire.

Les années 85, enfin, marquent une frontière pour le biographe. La vie de Marguerite Audoux s'enrichit de témoignages plus tangibles, fussent-ils postérieurs, et même si certaines erreurs ou certaines approximations peuvent frapper de suspicion les révélations.

Citons-en quelques-uns. Tout d'abord, l'interview accordée en avril 1927 à une journaliste du *Mouvement féministe de Genève*, Jeanne Vuillienet. L'article, motivé par la sortie de *De la ville au moulin*, s'intitule « Chez Marguerite Audoux ». Nous reviendrons sur l'importance des lieux intérieurs parisiens. Ce qui nous importe, ici, c'est la mention de Laënnec et de l'enfant perdu. La journaliste fait, comme Reyer, parler directement la romancière :

Pour gagner cinquante centimes de plus par jour qu'avec ma couture, et surtout pour avoir mes soirs libres, je suis entrée comme blanchisseuse à l'Hôpital Laënnec. Une vie abominablement rude et des accidents : une jambe fracturée, ensuite un empoisonnement à cause d'une piqûre d'une épingle restée dans le linge...¹¹ [...] Ma vie sentimentale ? J'ai eu le mariage en horreur parce que je voulais me garder libre pour celui que j'aimais et n'avais pu épouser. Mais il me fallait un compagnon. C'est trop triste, voyez-vous, de rentrer le soir dans un logis où nul ne vous attend. Et puis, je voulais un enfant, un petit à moi. L'union réussit plus ou moins bien. L'enfant mourut. On se sépara. Je me retrouvai seule, avec en moi un besoin de parler, de raconter... Mais à qui ? aux murs ? Heureusement pour moi les enfants que le Ciel m'envoya à élever apaisèrent la fringale dans mon coeur de maman.¹²

Les scènes orageuses avec le compagnon éphémère nous ont été relatées en 1987 par Paul d'Aubuisson, le fils d'Yvonne, que la romancière adopta également et à qui elle dut raconter certains épisodes de cette période. Marguerite Audoux aurait, notamment, pris toutes les affaires du musicien et les aurait jetées par la fenêtre.

On trouve encore une trace de cette liaison, mêlée littérairement à l'atmosphère bohème qui régnait chez les Dugué, dans *Fin Moka*, un conte publié en 1920 dans *Floréal*. C'est l'histoire d'un musicien des rues (Marguerite Audoux a remplacé le violoncelle¹³ par une mandoline) qui revient le soir sans recettes. On retrouve inchangés les prénoms des Dugué : Alfred et Louise. Celle-ci se moque d'ailleurs de son mari et de son instrument qui ne lui rapporte rien en lui disant : « Si tu as faim, mange ton jambonneau »...

Quant à l'enfant qui ne vivra pas, on en trouve l'évocation dans la première suite projetée de *Marie-Claire*, restée à l'état d'ébauche, qui s'intitule *Le Suicide* et qui a paru dans

¹¹ Ces détails se retrouvent dans *De la ville au moulin*.

¹² Vuillienet (Jeanne), « Chez Marguerite Audoux », in *Le Mouvement féministe*, Genève, 22 avril 1927.

¹³ L'éphémère compagnon, un violoncelliste dénommé Pouinard, aurait été surnommé après coup « le racleur de jambonneau » par Léon-Paul Fargue.

le n° 5 des *Cahiers d'aujourd'hui*, en juin 1913. Un passage poignant, dans *De la ville au moulin*, relate la mort de l'enfant à l'hôpital. Laënnec et la sinistre parturition sont ainsi liés dans le troisième roman qui offre plus d'un point commun avec *Le Suicide*. Outre que des passages entiers sont tout simplement reproduits, le suicide lui-même est envisagé par l'héroïne lorsqu'elle longe la Seine. De là à conclure que dans les premières années parisiennes, Marguerite Audoux ait songé à se supprimer, il n'y a qu'un pas. Une note, reproduite en 1980 dans la plaquette du *Cercle amical du Berry*, publication que l'on doit à François Escoube, ne laisse guère de doutes. Voici ce qu'écrivait la romancière :

*Le suicide n'est-il pas comme une porte basse par où l'on peut sortir de la vie à son gré.
Je la vois cette porte basse. Elle a une mauvaise serrure et des gonds rouillés. Il me faudra encore lutter pour l'ouvrir. En aurai-je la force ?*

C'est donc, selon Reyer, à l'époque de la rue de Lagny et des Dugué, que Marguerite Audoux aurait commencé à écrire ses souvenirs. Cela apparaît déjà dans *Nouvel Age littéraire* d'Henry Poulaille. Mais celui-ci rapporte les propos de la couturière de seconde main, puisqu'il prévient qu'il s'agit de confidences faites à Mlle Simone Ratel. Si de surcroît l'on imagine que Reyer, en 1942, s'est lui-même inspiré de l'ouvrage de Poulaille publié en 1930, nous avons là un bon exemple de fragilité testimoniale. Citons toutefois ce discours direct très indirect :

[J]e me suis établie couturière chez moi. Je retrouvais mon paradis dans mon tiroir : le livre que j'écrivais pour moi toute seule et qui est devenu Marie-Claire.¹⁴

C'est à cette époque que Marguerite Audoux travaille pour les « Bébés Jumeaux », qu'elle habille. Puis elle est embauchée avenue du Maine chez Marignac, qui devient « Dalignac » dans *L'Atelier de Marie-Claire*.

Le fait qu'Yvonne puisse aller à l'école lui permet de finir d'apprendre, de devenir maîtresse-ouvrière.

Pour des raisons d'indépendance, mais sans pour autant se brouiller, elle se sépare de Louise avec qui elle cohabitait.

Au 46 de la rue Vavin, dans le VI^e arrondissement, elle devient « couturière en journée ». Nous sommes dans les années 90. Elle travaille à façon. Elle travaille fort bien. Si bien qu'elle va ouvrir son propre atelier, au 5 de la rue Victor Considérant, dans le XIV^e. Si bien, même, que certaines de ses créations vont être lancées rue de la Paix et que, à quelques années de l'Exposition de 1900, *Les Annales politiques et littéraires* publient ses patrons.

Après avoir été bergère, Marguerite Audoux (elle a maintenant définitivement adopté le nom de sa mère) est ainsi en train de devenir une couturière recherchée, qui a pignon sur rue. Elle le restera à part entière jusqu'à son entrée dans sa troisième vie, le succès de 1910.

¹⁴ Poulaille (Henry), *Nouvel Age littéraire*, Valois, 1930, p. 257.

La vie littéraire

Marguerite Audoux est loin de se douter du rôle tout à fait indirect que va jouer sa nièce Yvonne dans cette aventure. Yvonne a maintenant seize ans et commence à en faire voir à sa mère : elle s'ennuie à l'atelier, sort de plus en plus souvent pour de longues escapades. Jusqu'au jour où la couturière en apprend de belles sur sa fille adoptive : un soir, vient la trouver un jeune homme désespéré, un certain Jules Iehl, fortement épris de la jeune fille. Il est en train de découvrir qu'il s'est amouraché d'une Manon Lescaut de bas étage qui commet ses frasques dans le quartier des Halles.

Le premier jalon littéraire apparaît ainsi de la façon la plus inattendue puisque le jeune homme en question, un ami d'André Gide, est écrivain, et sera même, grâce au « maître », publié chez Gallimard sous le pseudonyme de Michel Yell.

Entre Michel Yell et Marguerite Audoux se tissent des liens réels d'amitié, qui évolueront vers une forme plus sensible quatre années plus tard.

C'est au printemps 1900 que le jeune homme fait faire à son amie la rencontre déterminante de Charles-Louis Philippe dans une crémèrie de la rue Saint-Louis en l'Isle où des écrivains plus ou moins connus, des rapins et des inspecteurs de police prennent leurs repas. Ce jour-là, un jour historique finalement, sont donc présents Charles-Louis Philippe et Michel Yell, mais aussi le poète Charles Chanvin (qui sera le secrétaire de Me Labori¹⁵), le peintre et décorateur Francis Jourdain (fils de Frantz, l'architecte président du salon d'automne et ami de Mirbeau) et rien moins que Léon-Paul Fargue, le fameux « piéton de Paris ».

Une relation de complicité se raffermirait entre tous, Marguerite y compris. En 1903, c'est en leur compagnie qu'elle voit pour la première fois la mer à l'Île d'Yeu. De 1904 à 1907, on loue dans la banlieue est une bicoque qui devient à leurs yeux un château. On y emménage, les dîners se prolongent en interminables causeries littéraires où chacun peut aussi lire son oeuvre en gestation. Le groupe de Carnetin est né.

Carnetin, c'est bien sûr pour le dimanche. Le reste de la semaine, on se voit beaucoup à Paris. En avril 1942, cinq ans après la mort de la romancière, Fargue écrit dans *Aujourd'hui* un article intitulé « Notre Amie », dans lequel il se souvient de ces réunions parisiennes.

*J'ai revu le logement de la rue Victor Considérant où Marguerite se plaisait à recevoir notre bande autour d'une table qui devint bientôt, chacun apportant « quelque chose », une autre table de famille. Puis nous nous reconduisions les uns les autres à travers les rues endormies. Marguerite et Philippe qui sont de la même taille et qui vont du même pas, marchent souvent ensemble.*¹⁶

¹⁵ Pour mémoire, le défenseur de Dreyfus et Zola au moment de « l'Affaire ».

¹⁶ Fargue (Léon-Paul), « Notre Amie », in *Aujourd'hui*, 2 avril 1942.

Voir aussi ce qu'écrit Louis Lanoizelée, dans son *Charles-Louis Philippe* (Plaisir du bibliophile, 1953, p. 20), à propos des sorties parisiennes du groupe :

C'était au temps qui semble maintenant fabuleux des omnibus à chevaux. Madame Audoux avait passé son enfance dans le centre de la France et certaines locutions provinciales lui étaient restées. Ainsi, elle disait souvent quand un ami la taquinait :

« Finis, ou je te fiche une calotte ! »

Michel Yell finit par trahir le secret de son amie. Quand on apprend qu'elle écrit ses souvenirs et que l'on découvre les promesses de son style, on l'encourage vivement, Philippe en particulier.

En janvier 1908, elle lui fait lire un manuscrit complet, ainsi qu'à Valery Larbaud, que l'auteur de *Bubu* lui fait rencontrer à un dîner. C'est là aussi le début d'une amitié avec l'auteur de *Fermina Marquez*.

1909 est une année importante pour Marguerite Audoux. Tout d'abord, elle vient d'emménager rue Léopold Robert, qui va rester son fief jusqu'en 1935. Ensuite, survient un nouveau déchirement : Michel Yell part à Fronton, au nord de Toulouse, où il est nommé juge de paix. C'est le début d'un lent decrescendo dans une liaison qui n'en finira plus de finir, en raison du caractère maladivement hésitant et torturé du jeune homme.

A la mi-décembre 1909, nouveau fait déterminant, Francis Jourdain fait découvrir *Marie-Claire* à Octave Mirbeau. Le fougueux écrivain s'enflamme pour le manuscrit, et va harceler Rouché et Fasquelle, qu'il met habilement en concurrence.

Mais le 21, c'est le drame pour le groupe de Carnetin, en particulier pour Marguerite qui l'affectionnait, mais aussi pour Gide qui l'admirait, et pour tant d'autres écrivains : Charles-Louis Philippe meurt. Il a trente-cinq ans. Marguerite Audoux ne veut plus entendre parler d'éditeurs, tant le livre était pour elle lié à son ami. (Les mauvaises langues racontent même, ce qui est absurde pour de multiples raisons, que c'est Philippe qui aurait écrit *Marie-Claire*). Pourtant, comme on le sait, les choses vont se faire. En janvier 1910, Valery Larbaud fait recopier le manuscrit, pour l'orthographe, tout d'abord, et puis parce que Marguerite souffre particulièrement des yeux à cette époque. Le livre paraît d'abord, selon l'usage du temps, en prépublication dans *La Grande Revue* de Rouché avec une préface de Giraudoux le 10 mai, puis en octobre chez Fasquelle avec une autre préface, explosive, de Mirbeau. Le tout se clôt par un nouveau coup d'état, le 2 décembre, avec l'obtention du prix « Fémina Vie-heureuse ».

Notons que la prépublication favorise le premier contact, début août, avec un jeune journaliste qui encense l'oeuvre dans un article de la *N.R.F.* C'est là le début d'une amitié littéraire mais surtout humaine de quatre années avec l'auteur du *Grand Meaulnes*, puisque c'est d'Alain-Fournier qu'il s'agit.

Dès le succès, Marguerite Audoux fait agrandir la rue Léopold Robert, à laquelle elle ajoute une seconde pièce.

Le surnom de « la Calotte » lui était resté.

Il y avait Michel, Charles et quelques autres. La soirée s'était passée agréablement. Il était tard. Marguerite Audoux prenait un des derniers omnibus qui devait la remonter vers son lointain logis du Montparnasse. La nuit était douce. Elle était montée à l'impériale, et s'était installée pendant que ses amis attendaient son départ. Tout à coup Charles-Louis Philippe met ses mains en entonnoir à sa bouche et hurle de toutes ses forces :

« A bas la calotte ! A bas la calotte ! »

Le dernier acte

Le reste de l'histoire est beaucoup plus rapide à raconter. Tout se stabilise. Ni financièrement, ni littérairement, Marguerite Audoux ne spéculé sur son succès. De ce dernier point de vue, tout aurait tendance même à s'affadir. En 1920, *l'Atelier de Marie-Claire* a un bien moindre retentissement. En 1926, *De la ville au moulin* ne connaît qu'un succès d'estime. Et si l'on assiste à un regain d'intérêt pour *Douce Lumière*, le dernier roman, deux raisons peuvent être invoquées : tout d'abord c'est une oeuvre posthume¹⁷, et ensuite elle ressemble sans doute plus que les autres à la première. Les *Contes*, eux, passent presque inaperçus en 1932 (alors qu'ils mériteraient, aujourd'hui encore, un regain d'intérêt).

Le dernier tiers de la vie est donc marqué par la continuité et le déclin.

Insistons sur la continuité.

Celle des épreuves tout d'abord, que ce soit la maladie, ou les départs : Alain-Fournier en 1914, Mirbeau en 1917, Yvonne en 1926, Madeleine l'année suivante, Antonin Dusserre¹⁸ en 1927.

Mais la continuité est aussi faite de réalités plus gaies, qu'il s'agisse des nombreux voyages, en particulier au bord de la mer, ou de la « famille réinventée » : adoption de la nièce, prolongée par celle des trois petits-neveux ; constance dans les amitiés les plus diverses, dans la disponibilité qui pousse sa logique jusqu'au non-engagement, et enfin dans un désintérêt presque insolent pour l'argent.

La grandeur, finalement, n'intéresse Marguerite Audoux ni dans les idées ni dans la vie. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas le bonheur de tous, c'est celui de chacun. Si par exemple elle est contrainte de quitter la rue Léopold-Robert un peu plus d'un an avant sa mort pour aller habiter au 71 de la rue de la Convention, à deux pas de la rue Cournot où habite son fils Paul, c'est que sa voisine, une certaine Emma, est devenue folle et la menace dangereusement. Mais elle n'en veut pas pour autant à Emma, qu'elle plaint sincèrement. Voici ce qu'elle écrit en décembre 1935 à Lucile, la fille de Louise, son amie de toujours :

*Sais-tu qu'elle a voulu m'étrangler ? Je ne me souviens pas te l'avoir dit. Une autre fois, elle est venue à moi avec une grosse tenaille ouverte pour me prendre le nez. Et tant d'autres menaces inconscientes que je ne peux te raconter ici. Comme tu vois, il était grand temps que je déménage, aussi j'ai fait vite. Pauvre Emma ! Elle est bien à plaindre. Elle ne travaille plus depuis bientôt deux ans. Elle vit de son chômage, dix francs par jour et cela lui suffit...*¹⁹

au grand effroi des voyageurs.

¹⁷ Marguerite Audoux meurt le 31 janvier 1937 ; *Douce Lumière* est publiée neuf mois plus tard.

¹⁸ Paysan autodidacte et écrivain de la terre, vers qui Marguerite Audoux se tourne en 1912 lorsque Michel Yell en épouse une autre

¹⁹ Fonds Philippe d'Aubuisson ; cité dans Lanoizelée (Louis), *Marguerite Audoux*, Plaisir du bibliophile, 1954, p. 154.

Conclusion

Cette évocation de Paris vu par l'escalier de service, c'est finalement l'image qui domine de la capitale, à la fois dans la vie et dans l'œuvre de Marguerite Audoux. Et cette image ne varie pas plus en fonction des époques qu'en fonction des nombreux visiteurs qui gravissent les six étages, que ce soient des miséreux, comme Emma qui est en train de devenir folle, ou de grands écrivains comme Alain-Fournier, qui peut-être trouve enfin chez son aînée ce qu'il a longtemps cherché.

En effet, si Alain-Fournier avoue avoir haï Paris « *d'une haine de paysan* », Marguerite Audoux, elle, a trouvé une solution à son déracinement. Elle a, naturellement et sans histoire, installé son Berry et sa Sologne entre ses murs. Elle a même reproduit jusqu'à l'obscurité des sous-bois, puisque sa quasi-cécité lui fait oublier d'allumer la lumière quand le soir tombe au milieu de ceux à qui elle continue de parler. Le drame d'Alain-Fournier, c'est précisément de ne pouvoir opérer aucune de ces unifications, ni celle du rêve et de la réalité, ni celle de la campagne et de la ville. Marguerite, elle, réussit chaque jour ce double miracle, et c'est ce qui fascine et sans doute fait revenir tous ceux qui l'approchent, en particulier le jeune journaliste.

Un critique, Michel Guiomar, a montré comment la recherche de la Maison est une quête fondamentale et continuelle chez Alain-Fournier. Il n'est que de lire quelques-unes des phrases nostalgiques du début du *Grand Meaulnes*. « *Je continue à dire chez nous, bien que la maison ne nous appartienne plus* », « *Nous avons quitté le pays depuis bientôt quinze ans et nous n'y reviendrons certainement jamais* »... Et l'après-midi de ses noces, Meaulnes ne confie-t-il pas à Yvonne de Galais : « *C'est donc ici la maison tant cherchée* ». C'est précisément à ce moment-là que l'appel de son ami Frantz vient l'inviter à reprendre son inlassable quête.

On peut ainsi se demander si la rue Léopold-Robert n'est pas pour lui, enfin, l'un des havres, ou tout simplement le havre, la maison recherchée, une sorte de lieu géométrique qui fixe la vie, ou plus exactement un espace qui réunit plusieurs vies, plusieurs lieux. Et l'on est d'autant plus séduit par cette vision si l'on se souvient de Bachelard pour qui la maison signifie non seulement, dans *L'Eau et les rêves*, l'être intérieur et les divers états d'âme, mais encore, dans *La Terre et les rêveries de la volonté*, et là tout devient très limpide et cohérent, un symbole féminin avec un sens de refuge, de mère, de protection, de sein maternel... Le 22 novembre 1914, Marguerite Audoux écrit à Le Lièvre, le secrétaire de Fasquelle : « *Je vous avais dit que je l'aimais comme un fils, et j'en ai pour longtemps à le pleurer.* »²⁰

Comment, dans ces conditions, conclure autrement que par deux textes d'Alain-Fournier qui illustrent cette réelle densité du logis parisien qui abrita plus de vingt-cinq ans la romancière, et qui fut un véritable foyer de rencontres amicales ?

²⁰ Fonds Philippe d'Aubuisson ; cité dans le *Bulletin des Amis de Charles-Louis Philippe*, Cahier n° 12, p. 8.

Le premier est un court extrait d'une lettre d'avril 1911 adressée à Jeanne Bruneau (*Valentine* dans le *Grand Meaulnes*). Ces lignes reproduisent bien l'intrusion du rêve dans le monde réel lors de ces fameuses visites :

Cette vieille Marie-Claire m'a fait des compliments que je veux vous dire sans pudeur. Je lui disais une phrase qui se terminait par : « ...et sans inquiétude ! »

Elle m'a dit : « Oui, c'est une des choses que j'aime en vous, cette certitude, ce calme, cet air confiant... D'ailleurs, je puis bien vous le dire, j'aime vous voir venir parce que vous me rappelez Henri Deslois et Eugène, ces jeunes gens d'autrefois et de là-bas, ces jeunes gens du Berry. Dans le son de votre voix aussi... On ne s'en aperçoit pas tout de suite. »²¹

Le second texte est tiré des *Chroniques de Paris-Journal*. C'est tout simplement un portrait qui, lui aussi, nous plonge dans l'atmosphère à la fois simple et plurielle de ce même lieu parisien. Il est écrit en été 1910, donc au moment de la rencontre :

Elle habite, rue Léopold Robert, une petite chambre où tiennent tout juste son mannequin de couturière, sa planche à repasser et sa table à écrire. Elle est pauvre et, pourtant, elle a, comme un de ses personnages - soeur Désirée des Anges -, « une gaieté fine, qui ne s'altère jamais »...

On lui a fait beaucoup d'éloges de sa Marie-Claire, où il y a tant de bonté, de simplicité et de grandeur ; mais lorsque le compliment dépassait, à son goût, la mesure, elle riait discrètement et elle disait avec l'accent du Berry : « Oh ! oh ! mais cela va devenir terrible. »

Lorsqu'on lui parle littérature, elle raconte modestement tout le mal qu'elle a pour écrire et elle dit volontiers de son livre comme d'un travail ordinaire : « J'ai eu bien du mal à ajuster tout cela ! » Elle aime surtout à parler, comme au village, de ses amis, de ses ennemis, des misères qu'on lui fait. C'est à peine si, chez elle, on se croit encore à Paris. On s'imagine être chez une de ces bonnes ménagères au visage amical comme il y en a dans les bourgs du centre de la France. Et au départ, elle vous enlève un fil blanc sur votre manche en disant : « Attendez ! On verrait que vous avez été chez une couturière. Qu'est-ce qu'on dirait dans le pays ? »²²

Bernard-Marie Garreau,
Maître de conférences à l'Université de Bretagne-Sud

²¹ Cité dans Rivière (Isabelle), *Vie et passion d'Alain-Fournier*, Jaspard, Polus & Cie, Monaco, 1963, p. 153.

²² Alain-Fournier, *Chroniques et critiques*, textes inédits réunis et présentés par Alain Guyon, Le Cherche Midi, Collection « Amor Fati », 1991, p. 304.

